

pourvu que le pâturage fût seulement passable. Le gentilâtre mit son cheval au pas, et accompagna le bouvier, tant pour lui montrer le chemin et le mettre en possession du pâturage, que pour apprendre les dernières nouvelles des marchés du nord.

Ils arrivèrent dans l'enclos, où l'herbe paraissait excellente. Mais quelle fut leur surprise quand ils virent le bailli faisant tranquillement entrer le troupeau de Harry Wakefield dans le gras pâturage qui venait d'être assigné à celui de Robin Oig Mac-Combish par le propriétaire lui-même.

M. Treby piqua des deux, s'avança vers son intendant : et, apprenant ce qui s'était passé, il informa brièvement le bouvier anglais que son bailli avait loué le terrain sans y être autorisé, et qu'il pouvait aller chercher un lieu de pâture pour son troupeau où il voudrait, puisqu'il ne pouvait être admis dans ce champs. Et en même temps, il tança vertement le bailli pour avoir transgressé ses ordres, et lui enjoignit d'aider tout de suite à chasser les bestiaux affamés de Harry Wakefield, qui venaient de commencer, à leur grande joie, un repas abondant, et à faire entrer ceux de son camarade, que le bouvier anglais commença à regarder comme un rival.

Wakefield se sentit disposé à résister à la décision de M. Treby ; mais tout Anglais a une idée assez exacte de la loi et de la justice ; et John Fleecebumpkin, le bailli, ayant reconnu qu'il avait excédé son autorité, Wakefield vit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de rassembler son troupeau affamé, et d'aller ailleurs pour y chercher des vivres. Robin Oig vit avec regret ce qui était arrivé, et s'empressa d'offrir à l'Anglais, son ami, de partager avec lui le champ, objet de la dispute. Mais l'orgueil de Wakefield était profondément blessé, et il répondit avec dédain :

—Prends tout, Robin, prend tout ; ne fais jamais deux bouchées d'une cerise : tu sais faire le doucereux avec les maîtres, et jeter de la poudre aux yeux des gens simples.

—Ei done ! Robin ; je ne voudrais baiser les cordons des souliers de personne pour avoir la permission de cuire dans son four.

Robin Oig fâché, mais peu surpris du mécontentement de son camarade, s'empressa de le prier d'attendre une heure seulement, pendant qu'il irait chez le propriétaire recevoir le paiement des bestiaux qu'il lui avait vendus, lui promettant de revenir immédiatement pour l'aider à conduire son troupeau dans quelque endroit où il pût se reposer à l'aise, et de lui expliquer la méprise qu'ils avaient commise tous deux.

Mais l'Anglais ne perdit rien de son indignation :

—Tu as donc fait une vente, s'écria-t-il, n'est-il pas vrai ? Oui, oui, tu es un malin garçon pour savoir choisir le moment de faire un marché. Va-t'en au diable ! Je ne veux jamais revoir ton visage ; tu devrais être honteux de me regarder en face.

—Je n'ai honte de regarder personne en face, dit Robin Oig un peu ému, et même je vous regarderai en face dès aujourd'hui, si vous voulez m'attendre là-bas au clachan.

—Vous feriez peut-être mieux de vous tenir au loin, répliqua son camarade.

Et, tournant le dos à son ami, il fit partir ses bestiaux, qui ne s'en souciaient guère, aidé du bailli, qui prit à cette altercation un intérêt réel et en affecta davantage encore lorsqu'il

vit Wakerfield obligé de leur chercher pâture ailleurs. Après avoir employé quelque temps à négocier avec plus d'un fermier voisin qui ne voulait ou ne pouvait pas lui louer un pâturage, Harry Wakerfield, pressé par la nécessité, termina enfin son affaire par le moyen du maître du cabaret où Robin Oig et lui étaient convenus de passer la nuit quand ils se séparèrent d'abord. Le cabaretier voulut bien lui laisser mettre son bétail dans un marais stérile, pour un prix presque égal à celui qu'avait demandé le bailli pour l'enclos disputé ; et la mauvaise qualité du pâturage, aussi bien que le prix qu'il fut obligé d'en payer, furent comptés par Harry comme autant de circonstances qui aggravaient le manque de foi et d'amitié de son ancien camarade des Highlands. Cette disposition de Wakerfield fut encouragée par le bailli, qui avait ses raisons particulières d'être offensé contre le pauvre Robin, qui, sans le savoir, avait fait tomber sur lui la disgrâce de son maître ; le cabaretier et deux ou trois buveurs qui se trouvaient là par hasard excitèrent aussi le ressentiment de Wakefield contre son ancien camarade, les uns poussés par l'ancienne haine contre l'Écossais, qui, si elle survit encore quelque part, subsiste surtout dans les comtés de la frontière ; les autres par cet amour général du mal, qui caractérise le genre humain dans tous les rangs, soit dit à l'honneur des enfant d'Adam. Le dieu des buveurs aussi, par qui la passion du moment, qu'elle soit bonne ou mauvaise, est toujours exaltée ou exaspérée, ne manqua pas de jouer son rôle dans cette occasion ; et, malheur aux amis faux et aux maîtres durs ! fut un toast qui fit vider plus d'un pot de bière.

Cependant M. Treby trouvait quelque amusement à retenir le bouvier écossais dans son vieux château. Il lui fit servir un morceau de bœuf froid avec un pot de bière mousseuse, et prit plaisir à voir l'excellent appétit avec lequel Robin Oig Mac-Combish dévorait cette chère inusitée. Le gentilâtre lui-même alluma sa pipe, et, pour accorder sa dignité patricienne avec son amour pour une causerie sur l'agriculture, il se promena dans la chambre pendant qu'il conversait avec son hôte.

J'ai passé près d'un autre troupeau, dit-il, et c'est un de vos compatriotes qui le conduisait ; il était moins nombreux que le vôtre ; presque toutes ses bêtes étaient sans cornes. Le conducteur était un gros homme, mais ce n'était pas de vos gens à kilt ; il portait une bonne paire de culottes ; savez-vous qui ce peut être ?

—Vraiment oui : ce devait être, ce pouvait être, c'était sûrement Hugh Morrison ; je ne croyais pas qu'il pût être aussi avancé. Il a gagné un jour sur nous ; mais ces bêtes du comté d'Argyle doivent être bien fatiguées. A combien de milles était-il en arrière ?

—A environ six ou sept milles, je pense, répondit M. Treby ; car je l'ai dépassé à Chrystenbury-Cragg, et je vous ai rejoint à Hollan-Bush. Si ces bêtes sont fatiguées, peut-être pourrait-on faire quelque bon marché avec lui.

—Non, non : Hugh Morrison n'est pas un homme à bons marchés ; il vous faut rencontrer quelque pauvre Highlander comme Robin Oig pour cela. Mais faut que je vous souhaite une bonne nuit, et plutôt vingt qu'une, et que j'aille au clachan voir si la mauvaise humeur de Wakefield est passée.

La conversation était encore animée au cabaret, et la trahison de Robin Oig était toujours sur le tapis, quand le pré-